

Préface

Daniel-Henri Pageaux

Université de Paris III – Sorbonne nouvelle

Littérature et Histoire... Le sujet choisi pour ce numéro de la revue *Prospero* est tout à la fois vaste et complexe. Vaste, parce qu'il peut s'ouvrir sur Homère chantant la guerre de Troie et se terminer dans les horreurs de notre actualité, c'est-à-dire cette "histoire immédiate" qui fascine à juste titre les historiens de notre temps. Complexe puisque, sous un titre en forme de diptyque – ou de parallèle – se pressent des notions problématiques qu'il est difficile d'oublier: passé, mémoire, politique, personnage ou héros historique et aussi des questions telles que: qu'est-ce qu'un moment historique? Qu'entend-on par événement? Il existe des réponses, fournies par les historiens, mais il n'est pas sûr qu'elles puissent convenir à l'analyse des textes littéraires et il n'est pas sûr non plus que certaines approches critiques habituelles – je pense à la narratologie ou à la thématique – soient suffisantes pour rendre compte de l'inscription dans une œuvre de quelques moments significatifs du temps des hommes.

Le lecteur pourra peut-être marquer quelque surprise en prenant connaissance des contributions ici rassemblées. Face à l'ampleur du thème que nous ne cherchons nullement à dissimuler, la majeure partie des articles – quatre sur six – porte non seulement sur la littérature française mais aussi sur l'histoire dite "de France", concentrée sur deux moments dramatiques: la première et la seconde guerre mondiale. Et l'on ne manquera de noter que, pour les deux derniers, il faudrait parler d'une histoire "franco-française", puisqu'il s'agit des années noires de l'occupation allemande de

la France, des années où, comme on a pu le dire, les Français ne s'aimaient pas entre eux.

De fait, le grand conflit mondial se trouve réduit, pour ainsi dire, à l'examen d'un aspect douloureux et dont les conséquences politiques et historiques ont été multiples, mais pour le seul pays qu'est la France confrontée à la "collaboration" avec l'occupant, non pas allemand mais nazi. Aussi ne manquera-t-on pas de souligner l'intérêt qu'il y a, encore aujourd'hui, à revenir sur une telle période, à la relire en toute objectivité, ce que fait Catherine Douzou (Université de Tours), à travers un des écrivains majeurs des lettres françaises du XX^{ème} siècle – Paul Morand – qui a d'ailleurs plus d'une attache avec Trieste et, pareillement, découvrir – ou redécouvrir – avec Gianfranco Rubino (La Sapienza, Rome), trois romans du XXI^{ème} siècle qui, au-delà de leurs qualités littéraires, attestent d'une blessure qui a du mal à se refermer.

Si l'on remonte le temps et le sommaire du présent numéro, on découvrira, à la faveur de deux autres articles de nature et de portée très différentes, un des événements majeurs du XX^{ème} siècle – à moins qu'il ne signale aussi la fin tragique d'un long XIX^{ème} siècle – je veux parler de la première guerre mondiale sous des aspects sinon insolites, du moins inhabituels. Un article est proche de "notre" époque, en ce qu'il met en scène, dans une série de romans policiers, ou mieux de "polars", un policier-détective qui va "travailler" à la fois en pleine guerre et en marge de celle-ci: c'est toute l'originalité de la contribution de Carme Figuerola (Université de Lleida/Lérida, Espagne) que d'avoir choisi ce genre ou ce sous-genre littéraire à succès, de nos jours, et d'en avoir montré toutes les implications idéologiques, voire une certaine forme d'engagement, du moins rétrospectif. L'autre article, dû à Philippe Chardin (Université de Tours), apporte un éclairage neuf et stimulant sur deux grands écrivains du XX^{ème} siècle, Marcel Proust et l'Autrichien Karl Kraus – dramaturge rappelons-le – réunis en un parallèle audacieux, mais particulièrement bien mené et éclairant.

Remontons encore le temps pour abandonner cette fois l'espace français et porter un regard sur des époques plus lointaines: Paolo Panizzo (Université de Trieste) revient sur l'Allemagne de la fin des Lumières et sur la figure du poète et dramaturge Schiller qui fut pour un temps professeur à l'Université d'Iéna, chargé d'une suite de leçons sur l'histoire universelle; enfin, Alessandra Petrina (Université de Padoue) revisite avec un soin remarquable et une parfaite érudition le premier humanisme européen,

anglo-italien, à partir d'une figure apparemment secondaire de l'histoire d'Angleterre, le "bon duc" Humphrey que certains lecteurs se souviendront d'avoir croisé dans le *Henry VI* de Shakespeare. Et, dans le respect de la chronologie qui a présidé à l'ordonnance du sommaire, il était normal qu'il occupât la première place.

A l'issue de ce premier parcours – un trop rapide survol – ce que nous nommons Histoire offre à notre réflexion quatre moments essentiels de l'histoire de l'Europe depuis la "Renaissance" en ses débuts jusqu'aux années où triomphe la barbarie nazie, en passant par la fin des Lumières et l'effondrement des valeurs humanistes sous le choc de la première guerre mondiale. La guerre, sous diverses formes, est donc éminemment présente. Ainsi est-il rappelé que l'écriture de l'histoire est souvent écriture de la violence faite aux hommes par d'autres hommes, écriture de la mort. Peut-être est-ce là une des fonctions de l'historiographie lorsqu'elle se tourne vers la fiction, qu'elle soit romanesque, poétique et même (ou surtout?) théâtrale (on en a ici exemples significatifs avec Kark Kraus et le *Wallenstein* de Schiller): écrire la violence, la mort, pour les conjurer. Et l'on pourrait remonter au-delà d'Homère jusqu'à ce témoignage qui reste la manifestation première de l'histoire des hommes racontée sous les traits de la fiction épique pour que les hommes se souviennent et apprennent à vivre. La lutte fratricide entre Gilgamesh et Enkidu est bien le premier exemple d'une écriture fictionnelle de l'Histoire, le premier exemple qui accorde une dimension culturelle, poétique, à ce qui relevait jusqu'alors, pour une large part, de l'ordre de la Nature: l'agressivité première, animale, que suscite la défense d'un territoire.

Plus concrètement, au-delà d'un simple déroulement chronologique qu'offrent nos six articles, l'Histoire, la fameuse déesse Clio qui prend souvent des allures guerrières, descend en réalité au milieu des hommes et se manifeste en une suite de phénomènes qui intéressent au premier chef l'histoire des idées, l'histoire des sensibilités et des mentalités. C'est d'abord le processus de mythification d'un personnage historique, le "bon duc" Humphrey. Alessandra Petrina parle d'un "mythe mineur". A partir d'une biographie mouvementée, contrôlée déjà peut-être par le duc lui-même, celui-ci devient très vite une figure légendaire, parangon des vertus princières, prêt à avoir une autre vie dans l'imagination populaire ou à être utilisé à des fins de propagande politique. Avec Schiller que prend Paolo Panizzo comme thème d'étude, l'Histoire est à penser dans sa dimension philosophique, mais c'est tout autant le poète, le dramaturge qui peut

accomplir cette tâche nécessaire que le penseur ou celui qui a, comme il le dit “la tête philosophique”. S’il y a une nécessité de penser rationnellement, selon la raison humaine, l’histoire dite universelle, cette pensée ne passe pas nécessairement par la réflexion philosophique qui s’efface ou capitule devant les impératifs de l’Histoire: il n’y a aucune téléologie dans le processus qui s’appelle Histoire, c’est à l’homme qu’il revient de construire une dimension autre, d’ordre suprasensible, voire transcendantal, à travers l’affirmation de sa liberté, la force de sa propre nature.

C’est l’histoire des hommes, des passions humaines, qui ressort de la lecture conjointe que Philippe Chardin fait de Proust et de Karl Kraus. Elle est d’autant plus nécessaire que la presse se livre à un “bourrage de crâne”, à une propagande belliqueuse qu’il importe de mettre au jour, de montrer, pour Proust, de dénoncer, pour Kraus. A presque un siècle de distance, le romancier Thierry Bourcy que Carme Figuerola a choisi fort opportunément d’évoquer est tout aussi radical dans sa volonté de critiquer des politiques qui supposent, comme le disait déjà Proust dans une lettre d’août 1914, qu’on ose “faire de l’héroïsme pour le compte des autres”. Dans ses tribulations, le policier détective est témoin de l’effacement de la frontière entre le Bien et le Mal et ce sont peu à peu des notions, des valeurs morales, des “idées” que la société a inculquées qui sont révoquées en doute: patriotisme, sacrifice, solidarité nationale, “union sacrée”... A cette mise en question idéologique correspond, au plan romanesque, la mise à nu des attitudes et des comportements: nous parlions d’histoire des sensibilités et des mentalités.

Le cas particulier de l’écrivain Paul Morand qui a retenu l’attention de Catherine Douzou, nous fait revenir à l’histoire des idées proprement dite. En une sorte de plaidoyer *pro domo*, l’écrivain cautionne et même justifie une idéologie antisémite. Plus grave peut-être, il avance, pour sa défense propre, une position qui affecte la neutralité et qui montre, non sans talent, l’impossibilité, voire l’inutilité d’une compréhension de l’Histoire, réduite, il est vrai, à la politique: l’Histoire serait confuse pour qui la vit. Mais le recul, c’est-à-dire le temps qui passe, ne fera pas changer d’avis l’homme ni l’écrivain. A cet égard, l’enquête aurait pu être prolongée jusqu’à un de ses derniers ouvrages que beaucoup considèrent comme son meilleur livre: *Venises*. Enfin, avec les trois romans abordés par Gianfranco Rubino, c’est l’Histoire au quotidien, une sorte d’intra-histoire qui est mise en scène, à moins qu’il ne s’agisse, lorsque le lieu de l’action se réduit au Lutécia, l’hôtel parisien de sinistre mémoire, à une sorte de micro-histoire chère à

Carlo Ginzburg. Il n'en est pas moins vrai que, sous couvert de montrer la vie au jour le jour, une idéologie pernicieuse est bien relevée: celle de l'opportunisme, du "juste milieu".

Les exemples de fiction retenus, en dépit de leur diversité, semblent donner raison, sur un point, à l'inventeur du roman historique, Walter Scott. En effet, il est curieux de voir que la formule canonique qu'il a mise au point – la promotion d'un personnage secondaire au détriment du personnage historique qui perd ainsi sa position de premier plan – se trouve ici assez souvent illustrée et exploitée. On retiendra comme cas presque limite ce roman *Lutécia* de Pierre Assouline où l'on voit défiler, tels des figurants, des individus qui s'appellent De Gaulle ou Willy Brandt... C'est bien la seule concession faite à ce genre qui a eu sa grande heure de gloire à l'époque romantique ou sous la forme du feuilleton de cape et d'épée: le roman historique. Ce serait ici l'occasion de rappeler la condamnation faite par Marguerite Yourcenar dans ses "carnets", en marge de *L'œuvre au noir*, d'un genre qui est devenu sous sa plume "un bal costumé" au profit de ce qu'elle appelle "roman à histoire", pour mieux marquer la différence entre une thématique convenue et le matériau à partir duquel il importe d'élaborer une écriture singulière.

Il ne faudrait pas laisser croire au lecteur que, dans la demi-douzaine d'articles ici rassemblés, la fiction soit le seul genre exploité. Elle se taille, à coup sûr, la part du lion, mais elle entre quand même en concurrence avec ce genre indéterminé, sans doute mineur, mais d'une importance essentielle à l'écriture de l'Histoire: la chronique. Par ailleurs, la fiction laisse poindre assez souvent des touches moralistes, surtout chez des écrivains français comme Morand ou Proust, lecteur de La Bruyère en plein conflit. La note morale n'est, à vrai dire, que l'une des manifestations d'une sorte d'anachronisme dans le corps de l'évocation de l'Histoire ou du passé: le présent revient en force.

Les accents ou les résonances morales ne doivent pas nous incliner à parler d'une sorte de didactisme, même fugace ou travesti. En revanche, il faut reconnaître que le choix d'un sujet historique, qu'il soit antique ou moderne, lointain ou proche encore du temps de l'écriture – et de la lecture – est toujours d'ordre interprétatif. Convoquer l'histoire dans un texte littéraire, c'est toujours, plus ou moins explicitement, juger cette histoire à partir et en fonction d'un présent. Faire dialoguer le passé avec le présent suppose que celui-ci détient des critères d'appréciation, d'évaluation, voire de comparaison qui vont bien au-delà de tout projet didactique, d'une thèse

à défendre ou d'une quelconque entreprise d'ordre pédagogique et moral. L'histoire ou plus exactement l'écriture de l'histoire, l'historiographie est maîtresse de vie. *Historia magistra vitae*. Un critique et romancier français, volontiers moraliste comme le sont souvent – on l'a vu – les écrivains français, Claude Roy, résume, dans un recueil d'essais joliment appelé *La main heureuse* (Gallimard, 1958), la question de l'écriture de l'Histoire mais aussi de sa lecture, en une formule qui ne manque pas d'éclat et de justesse: "On ne lit pas l'histoire, on s'y lit."

Je songe alors, plus proche de nous, à la "leçon inaugurale" donnée par l'historien Patrick Boucheron, le 17 décembre 2015, lors de sa réception au Collège de France. *Ce que peut l'histoire* est le titre qu'il a choisi pour faire prendre conscience d'un "besoin d'histoire". Un besoin de "halte pour reposer la conscience". Il en vient à demander qu'on puisse "sauver le passé", "sauver le temps de la frénésie du présent" tout en reconnaissant que, dans cette tâche nécessaire, urgente, "les poètes s'y consacrent avec exactitude." Il me semble en effet que les écrivains ici rassemblés illustrent, à leur manière, ce "besoin d'histoire", un certain souci moral jusque dans leur volonté de se confronter au Dieu Chronos, ce dieu cruel qui dévore ses propres enfants, et de trouver une ultime justification à leurs réflexions, voire à leurs actions.

Au début de sa grande fresque qu'il a intitulée *Joseph und seine Bruder/Joseph et ses frères*, Thomas Mann évoque le caractère à la fois inaccessible du passé et la nécessité que ressent chaque homme de le comprendre, de le penser. Cet homme qui, à bien des égards, fait penser à "l'homme précaire" de Malraux est vu, saisi, dans la découverte sans fin qu'il fait de "promontoires" qui se succèdent à sa vue et qui l'obligent sans cesse à couvrir, en pensée, de nouvelles distances, celles qui séparent et unissent passé et présent, temps révolu et vie présente. Ce sont sur ces espaces qui se redéfinissent sans cesse que nous pouvons conclure ces quelques réflexions inspirées par le thème "Littérature et histoire".

Ces espaces évoqués par le romancier allemand ne sont pas seulement la figuration variée, multiple, du périmètre assigné à ce que l'on peut appeler les va-et-vient de la réflexion historique qui oscille entre passé et présent. Ils changent de nature dès lors que cette même réflexion qui est tout autant morale qu'historique s'ouvre sur un futur indistinct, rappelant au passé comme au présent leur fonction, leur mission, indissociables de toute écriture de l'Histoire, de toute expérience historiquement vécue. Celle-ci est définie en ces termes par Hanna Arendt, dans *La crise de la culture* et

elle résonne comme une mise en garde salutaire pour qui songerait à se débarrasser du fardeau du passé: “Le passé n’éclairant plus l’avenir, l’esprit marche dans les ténèbres.”